

## Introduction « Grand-Ouest, mémoire des outre-mers » Pascal Blanchard et Farid Abdelouahab

Août 2008. Le journal *Libération* s'intéresse au nouveau musée des Beaux-Arts d'Angoulême<sup>1</sup>. Notamment à l'une de ses particularités majeures, celle de disposer de « *l'une des plus belles collections d'art primitif de France* ». Pourquoi ici ? Celle-ci est le fruit d'un legs — comme l'explique dans ce livre Étienne Féau —, datant de 1934, d'un collectionneur (le docteur Jules Lhomme) qui avait accumulé dans sa maison de La Rochefoucauld plus de six mille pièces africaines et océaniques... Il les avait acquises sur les quais des ports de la côte atlantique sans jamais avoir lui-même pris la mer ! Cette collection fait aujourd'hui la richesse du lieu. Une redécouverte d'un passé local — et lointain — qui est, aujourd'hui, offert au regard des visiteurs. Une histoire qui aurait pu se passer à La Rochelle, à Nantes, à Rennes, à Orléans, à Saint-Nazaire, à Brest, à Cherbourg, à Rouen ou à Saint-Malo, car cette présence des Suds est omniprésente dans tout le Grand-Ouest. Celle-ci est ancienne, notamment à travers le commerce de la traite, les échanges marchands avec les colonies ou les présences de « Noirs » en région<sup>2</sup>.

Ce passé commence à peine à faire écho aujourd'hui — notamment dans les projets d'expositions et de musées, comme à Nantes<sup>3</sup>, mais aussi dans de nombreux festivals — et à trouver sa place dans l'histoire « locale », comme dans l'histoire nationale. Pour autant, ces trois siècles de relations aux outre-mers souffrent encore d'une difficulté à se fixer dans le présent. La place de l'immigration des Suds, par exemple, a du mal à s'installer dans les histoires locales ou municipales, certaines régions n'ont toujours pas programmé de sauvegarde patrimoniale et archivistique en ce qui concerne ce passé récent<sup>4</sup> et — à l'exception de Nantes et du Havre — très peu d'initiatives de recherche sont soutenues par les édiles locaux. La notion même de « lieux de mémoire » liée à

---

<sup>1</sup> NOCE Vincent, « Trésors charentais à l'évêché », *Libération*, 26 août 2008.

<sup>2</sup> NOUAILHAT Yves-Henri, *Les étrangers à Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, université de Nantes, 1957 ; BOULLE Pierre H., « Présence et perception des Noirs en Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Lorient, la Bretagne et la traite (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, *Cahiers de la Compagnie des Indes*, n° 9-10, 2006 ; FLEURANT Virginie, *Les gens de couleur à Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, université de Nantes, 2001 ; LE DOUGUET Annick, *Juges, esclaves et négriers en Basse-Bretagne (1750-1850). L'émergence de la pensée abolitionniste*, Fouesnant, A. Le Douguet, 2000 ; LE GOFF Ronan, *L'intégration des personnes de couleur à Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, université de Nantes, 2003 ; LÉVY A., « Des Marginaux à Brest au XVIII<sup>e</sup> siècle : convertis et Noirs », *Les Cahiers de l'Iroise*, vol. 27, n° 2, 1980.

<sup>3</sup> *Mémoire des migrations, du Moyen Age au XX<sup>e</sup> siècle. Tolérance, intolérance*, catalogue d'exposition, Nantes, Les Anneaux de la mémoire, 1998.

<sup>4</sup> On pourrait imaginer, sur les traces du travail sur les archives de l'immigration coordonnées par Génériques ou à l'identique du travail sur les archives liées à la traite négrière (GUALDÉ Krystel, « La traite et l'esclavage dans les collections publiques en Bretagne et à Nantes », *Lorient, la Bretagne et la traite (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, *Cahiers de la Compagnie des Indes*, n° 9-10, 2006), qu'un travail de recension soit mené sur les collections iconographiques ayant trait à l'histoire coloniale ou aux immigrations en régions.

l'immigration (ou aux « cultures coloniales<sup>5</sup> ») est encore une donnée abstraite pour la plupart des collectivités locales et la mise en valeur des archives d'images encore inexistante. Comme si, à leurs yeux, ce passé si proche était en fait anachronique dans le Grand-Ouest qui serait resté imperméable aux grands flux migratoires du siècle.

Pourtant, ici, comme ailleurs en France, l'histoire possède mille visages de la diversité et ces milliers de récits individuels forment une trame collective qui donne sens au présent pour des centaines de milliers de personnes ayant un ancêtre originaire des outre-mers, aussi bien d'Afrique subsaharienne, des Caraïbes, d'Extrême-Orient, du Moyen-Orient ou du Maghreb. Le Grand-Ouest, espace régional trop souvent oublié par le grand récit de l'histoire de l'immigration en France, avait besoin de retrouver sa place dans celui-ci. C'est l'une des ambitions de cet « album de famille », en images, que de proposer des *lieux de mémoire* aussi divers que symboliques pour les générations futures et actuelles.

Ce lien aux outre-mers est ancien. Nantes était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le premier port négrier français. Plus au nord, au sud de la Bretagne, sur Port-Louis, la Compagnie de Madagascar (créée en 1659) ainsi que la Compagnie française des Indes orientales (créée en 1664) ont eu une activité ultramarine sans cesse croissante, contribuant à développer une ville comme *L'Orient* (aujourd'hui Lorient), aux côtés de ports actifs comme Morlaix, Brest, Nantes, La Rochelle et Saint-Malo. Esclaves noirs, mais aussi « indiens », étaient alors présents sur toute la côte atlantique. Le nombre de « Noirs » arrivés en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, *via* les ports de Bayonne au Havre (sur la base du premier recensement entre 1777 et 1782) est de l'ordre de cinq mille à six mille individus (qui ne devaient y séjourner que temporairement), dont un tiers était né en Afrique. Seule une partie d'entre eux restait à demeure dans le Grand-Ouest, principalement à La Rochelle et à Nantes, mais aussi à Bordeaux.

La plupart étaient domestiques ou artisans et, la même année que le recensement, un « dépôt de nègres » sera créé au château de Brest (où sera incarcéré Toussaint Louverture en 1802) et une « Police des Noirs et autres gens de couleur » sera également instituée. À la différence de la législation française, qui depuis l'édit de 1315 interdisait le statut d'esclave sur le sol de France, les grands ports de l'Ouest « *ont pu protéger leur droit, même limité, d'introduire des Noirs en France tout en les gardant comme esclaves<sup>6</sup>* » ; ce qui n'exclut pas quelques demandes de remises en liberté. Cette présence, réduite par le nombre mais visible dans les grandes cités négrières, et que les autorités tentent de limiter de peur de l'influence de celle-ci (sur les mœurs en métropole et le statut d'esclave aux Antilles), va marquer en profondeur l'histoire du Grand-Ouest. Signe des inquiétudes face à ce premier « flux migratoire », le procureur du roi de l'amirauté Guillaume Poncet de la Grave, déclare, en 1762

---

<sup>5</sup> ALDRICH Robert, *Vestiges of the colonial Empire in France, monuments and colonial memories*, Basington, Palgrave MacMillan, 2005 ; BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine et BANCEL Nicolas (dirs.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.

<sup>6</sup> SANNIER Nathalie, « Nantes, la traite négrière et l'océan Indien au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers des Anneaux de la mémoire*, n° 1, 1999.

face à ce « *déluge de nègres* » que la « *nation française* » sera bientôt « *défigurée si un pareil abus est toléré* ».

Au début du siècle suivant, entre les deux abolitions (1793-1848), cette présence va décroître pour quasi disparaître<sup>7</sup>. Par contre, si la traite est illégale, en 1825, un port comme Nantes va encore compter plus d'une cinquantaine de navires armés pour ce trafic, preuve que ce négoce était encore une activité majeure avant un transfert, quasi naturel, vers le commerce colonial comme pour tous les autres ports du Grand-Ouest. Avec l'expansion du domaine colonial français une nouvelle histoire commence au XIX<sup>e</sup> siècle, qui devra attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour voir se développer, un nouveau flux migratoire vers la métropole, en provenance de l'Empire.

Comme pour les précédents ouvrages<sup>8</sup> (ou films<sup>9</sup>), nous avons choisi de nous attacher uniquement aux populations extra-européennes. En effet, cet ouvrage souhaite faire découvrir une histoire ignorée, celle des immigrations des Suds qui, dans chaque territoire, ont contribué — en participant à la vie économique, militaire, politique, intellectuelle — à développer les identités propres à chaque région. Ce n'est en effet que très récemment que la question de l'immigration a commencé à susciter l'intérêt du public. Ces populations concernent néanmoins des zones géographiques très diverses, comme la rappelle Michel Le Bris, couvrant « *l'Afrique subsaharienne, la Caraïbe, les océans Indien et Pacifique, le Moyen-Orient, l'ex-empire turc, le Maghreb, le Proche et l'Extrême-Orient. En somme, pour l'essentiel, la réfraction, en France, de notre ancien empire colonial...* » De fait, même si les récits entre immigrations peuvent avoir de nombreux points communs et si l'expérience migratoire possède des similitudes, on ne peut confondre les migrations intereuropéennes avec les immigrations arrivant des Suds.

### **Une histoire unique**

À l'ombre de plusieurs siècles de relations ultramarines, le Grand-Ouest possède aujourd'hui une histoire unique. Celle-ci se découvre au fil des pages de cet album, et les régions concernées — Haute-Normandie et Basse-Normandie, Bretagne, région Centre, Pays de la Loire et une partie de la région Poitou-Charentes — sont de véritables *creusets français* de l'histoire des immigrations dans le siècle, avec tous ses particularismes et un récit original très différent de celui des autres régions.

Celui-ci est distinct de celui d'une ville comme Marseille, port ouvert sur les outre-mers, d'une ville comme Lyon, véritable capitale d'empire et carrefour entre différents flux migratoires, ou encore Paris, qui attire les élites et où les

---

<sup>7</sup> Sur l'ensemble de ces questions, on consultera le travail remarquable : NOËL Érick, « Noirs et gens de couleur dans les villes de l'Ouest de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle », in Guy Saupin (dir.), *Villes atlantiques dans l'Europe occidentale du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, PUR, 2006 ; ainsi que son ouvrage : NOËL Érick, *Être Noir en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Tallandier, 2006.

<sup>8</sup> L'ensemble de la monographie de huit ouvrages a été édité chez différents éditeurs depuis 2000 : La Découverte (Paris), Milan (Toulouse), Jeanne Laffitte (Marseille), Hazan (Paris) ou Les PUR (Rennes). On retrouvera l'ensemble de ces ouvrages sur le site [www.achac.com](http://www.achac.com).

<sup>9</sup> Notamment *Paris couleur*, réalisé par Éric Deroo et Pascal Blanchard, France 3, 2005.

présences des Suds se concentrent dans l'espace urbain. En outre, à la différence de l'axe Bordeaux-Toulouse-Montpellier, qui fixe une immigration de travail spécifique, ou du Nord-Est, fortement imprégné par une présence militaire et un tissu minier et industriel spécifique, le Grand-Ouest va être marqué par une présence plus diffuse sur le territoire, moins marqué par les espaces urbains et par les deux conflits mondiaux<sup>10</sup>. C'est cette histoire — en images — que proposent de découvrir les contributeurs rassemblés ici et qui comptent parmi les meilleurs spécialistes de l'histoire régionale, sociale et culturelle de l'immigration<sup>11</sup>, de l'histoire militaire, de l'histoire de l'art ou des sociologies des différentes populations présentes.

Notre projet, au-delà de ce dernier volume de la monographie, est de mettre en exergue les grandes régions — au-delà des frontières administratives classiques — qui forment la constellation des espaces de l'immigration. L'histoire des immigrations n'est pas *une* mais *plurielle*, et chacune d'entre elles, si elle est unique, s'articule aussi avec les autres et forme un ensemble de récits qui constituent une *Histoire*. Dans ce projet, il s'agit de fixer (et d'expliquer) les rythmes propres, les chronologies particulières et les configurations singulières qui définissent chaque ensemble régional (et leur rapport aux frontières ou aux espaces maritimes). Bien sûr, l'exhaustivité est impossible dans un tel ouvrage, tant au niveau des faits, des représentations ou des spécificités propres à chaque département, port ou ville. Nous avons voulu fixer les grandes lignes, les dates charnières et les moments majeurs afin que cet album soit comme un « lieu de mémoires » capable d'identifier des récits aussi divers que proches, aussi complémentaires qu'attachés au « grand récit national ».

### **L'immigration des Suds... en images**

Nous écrivions, récemment, qu'il était indispensable de structurer notre approche en plusieurs strates. En effet, « *en s'intéressant aux immigrations des Suds, nous sommes amenés à articuler histoire coloniale et postcoloniale et histoire de l'immigration, puisque les flux migratoires des Suds proviennent en grande partie de l'Empire ou de l'ex-Empire. Les autres immigrations, notamment intereuropéennes, mieux étudiées, ne sont bien sûr pas ignorées, mais elles ne sont pas centrales dans ce livre car elles participent d'autres parcours. Les immigrés sont ici, principalement, les colonisés ou ex-colonisés, des soldats de l'Empire mais aussi ces centaines d'artistes, d'intellectuels, d'étudiants en formation, de figurants des tournées ethnographiques, de sportifs engagés dans les clubs, qui viennent dans la région, sans oublier les "rapatriés"* »

---

<sup>10</sup> PONTY Janine, « L'Ouest de la France, terre atypique d'immigrations », in Yves Denéchère et Jean-Luc Marais (dirs), *Les étrangers dans l'ouest de la France (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, actes du colloque de Cholet, *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome CIX, n° 4, Rennes, PUR, 2002.

<sup>11</sup> Les « populations migrantes » rassemblent ici les soldats et travailleurs coloniaux (venus pour les conflits ou en casernes), les travailleurs ayant fait un court séjour, les étrangers au sens juridique du terme (personnes qui n'ont pas la citoyenneté française), les immigrés (personnes habitant en France, mais qui n'y sont pas nées, ce qui ne se limite pas exclusivement aux étrangers et intègre, par exemple, l'ensemble des rapatriés ou les réfugiés). Par extension seront progressivement associées, les populations ayant obtenu la citoyenneté française, ainsi que leurs enfants.

ou les harkis<sup>12</sup> qui arrivent au moment de la fin du "rêve impérial" ».

Notre approche a choisi de privilégier l'image. Ici, elle est source de mémoire, mémoire des hommes, mais aussi mémoire du regard et du « passage ». Dans ce sens, l'image — source souvent négligée, anecdotique, parfois mal maîtrisée ou utilisée de façon exclusivement illustrative sans véritable travail analytique et documentaliste préalable<sup>13</sup> — joue un rôle central dans cet ouvrage. De fait, à travers l'iconographie apparaissent des modes de perception de l'immigré — la surproduction d'icônes ou leur manque se révèle —, qui indiquent un balancement régulier entre hommage et rejet<sup>14</sup>, nous plongeant au cœur de l'intimité et du quotidien de l'immigration. Nous avons regroupé les documents les plus divers — sources archivistiques et iconographiques, avec plus de vingt mille documents identifiés et catalogués dans près de cent quarante fonds publics ou privés —, en obéissant à un double but : saisir tant l'histoire concrète des immigrations des Suds que le regard porté par la « société d'accueil » sur celles-ci.

En outre, de nombreux travaux, anciens et récents, ont permis de construire ce récit. De fait, nous nous sommes appuyés sur une somme d'études très importante — comme le montre la bibliographie en annexe<sup>15</sup>. Ces recherches et publications prouvent qu'il existe une dynamique de recherche réelle depuis une quinzaine d'années de Nantes à Rennes, de Rouen à Orléans, de Cherbourg à Brest, de La Rochelle à Poitiers, de Blois à Saint-Nazaire, du Havre à Dreux... Celles-ci se sont consacrées à l'exploration de ces présences migratoires dans toutes leurs dimensions.

À partir de ce « patrimoine », au sens large, il nous a été possible de penser l'immigration en prenant en compte les conditions de l'exil, de l'arrivée, de l'installation et — souvent — du retour, mais aussi d'en étudier les perceptions à travers les discours publics et les images diffusées alors. De fait, les sources concernant la mémoire visuelle de l'histoire de l'immigration, contenues dans la presse illustrée, l'édition et la publicité, n'ont pas été, globalement, assujetties à des destructions considérables, contrairement aux

---

<sup>12</sup> WITHOL DE WENDEN Catherine (dir.), « Les harkis et leurs enfants », *Hommes et migrations*, n° 1135, septembre 1990.

<sup>13</sup> NOIRIEL Gérard, *Gens d'ici venus d'ailleurs. La France de l'immigration de 1900 à nos jours*, Paris, Le Chêne, 2004.

<sup>14</sup> SAYAD Abdelmalek, *Immigration ou les Paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

<sup>15</sup> On pense notamment aux différentes études de l'Acsé en région depuis 2006 — travail conséquent et original, mais qui ne s'attache qu'exceptionnellement aux sources iconographiques en région —, mais aussi à des travaux de recherches et d'éditions originaux et majeurs, comme ceux de : POTTIER Marc, *Normands de tous pays. L'immigration étrangère en Basse-Normandie de 1900 à 1950*, Cabourg, Éditions Cahiers du Temps, 1999 ; CROIX Alain (dir.), *Nantais venus d'ailleurs : histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007 ; DENÉCHÈRE Yves et MARAIS Jean-Luc, *Les étrangers dans l'Ouest de la France*, Rennes, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest/PUR, n° 4, 2002 ; BARZMAN John et SAUNIER Éric (dirs), *Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Le Havre, Publication des universités de Rouen et du Havre, 2005 ; SIMON-BAROUCHE Ida, *Eux et nous : Rennes et les étrangers*, Rennes, Les cahiers de Rennes, 1987.

archives photographiques qui, en revanche, ont subi de lourdes pertes au fil du temps. Aussi certains fonds existants nous sont toujours inconnus, totalement inaccessibles, ou sont en cours de mise à jour. Néanmoins, un important travail de recension pendant plus de dix-huit mois a permis de mettre à jour des collections exceptionnelles.

Dresser un panorama sur un large territoire et sur plus d'un siècle d'une histoire plurielle et complexe comme nous l'avons fait dans ce présent ouvrage a donc nécessité des recherches iconographiques considérables qui ne sauraient être exhaustives et devront être poursuivies demain au niveau local et départemental par d'autres chercheurs et institutions.

Comme pour les autres livres de la collection à laquelle celui-ci appartient et qui, tous réunis, couvrent maintenant la totalité de l'Hexagone — et rassemblant plus de quatre mille images éditées sur un corpus rassemblé de cent vingt mille documents identifiés, catalogués et reproduits —, notre choix définitif s'est effectué à partir des milliers d'images collectées. Il correspond à une sélection rigoureuse, motivée par la valeur historique des documents, leur rareté, leurs caractères symboliques et inédits ainsi que les qualités esthétiques qu'ils offrent. L'image, dont le statut dans le champ de la recherche historique a été reconnu récemment — statut souvent négligé voire dédaigné par une majorité des chercheurs et que nous revendiquons —, témoigne de la réalité d'un vécu, de la vérité d'une mémoire que l'on doit définitivement accepter, comme irréductible à la lettre et au raisonnement discursif.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'image photographique se popularise et se diffuse. Pour la ville d'Alençon, on ne compte, par exemple, pas moins de cinq ateliers qui s'établissent durant l'année 1861, alors que deux autres ateliers ouvrent à Granville. Les clients, représentés en pied dans un premier temps devant un fond peint sur lequel on trouve généralement un décor bucolique, vont exposer leurs effigies en plans plus rapprochés dans les années 1870, les visages — toujours graves et austères et dont le sourire semble banni — tenant une place plus centrale. Dès lors, tout ce qui sort de l'*ordinaire*, toutes personnalités de passage ou le moindre événement va être fixé sur un support photographique. L'événement devient image et se transforme en mémoire immédiate. Pourtant, Maghrébins, Africains ou Chinois sont alors absents de cette production des premiers temps de l'image photographique. Ils ne sont pas encore visibles et ne semblent pas intéresser les opérateurs. Pas assez « exotiques », car présents en métropole, pas assez « vendeurs », car travailleurs, pas assez présents, car souvent en marge des centre-villes. L'autre apparaît, mais c'est un autre cadré par l'espace colonial et dans une posture mise en scène par l'image et le décorum. L'*exotique* arrive dans le Grand-Ouest dans cet univers reconstitué, baignant dans une dynamique de progrès, de contrôle sur le monde et de gloriole coloniale qui est alors dans l'air du temps. L'autre fascine, alors le public le réclame. Dès lors, sous l'impulsion des instituts coloniaux, des municipalités et des chambres de commerces, chaque ville voudra avoir son « exposition » et son « village nègre »<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric et LEMAIRE Sandrine (dirs.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte/Poche, 2004.

## Premières présences dans le Grand-Ouest

Après l'impact des pavillons coloniaux de l'Exposition universelle de 1889 de Paris et le succès local de l'Exposition internationale et maritime du Havre en 1887, mais aussi en concurrence avec les premières expositions coloniales de Lyon et de Bordeaux, en 1894 et 1895, le Grand-Ouest se lance à son tour dans le « genre », bien avant Marseille et Paris. C'est la ville de Rouen qui inaugure cet engouement, en 1896, en présentant dans le cadre d'une immense exposition un premier village « ethnographique » d'importance<sup>17</sup>. Comme l'explique Casimir Bathia, « Dès 1894, les grandes sociétés savantes, les négociants de la "ville aux cent clochers" et les artistes, avec le concours des syndicats nationaux, acquièrent la conviction que l'organisation d'une exposition nationale et coloniale contribuerait certainement à l'essor et au rayonnement de la ville et, avec elle, de toute la région. ». Une douzaine d'expositions similaires vont se succéder jusqu'à la Grande Guerre dans toutes les villes du Grand-Ouest : Poitiers à partir de 1899, puis Tours, Châtellerauld, Brest, Nantes, Cherbourg et Orléans en 1905, Angers, Le Havre, Le Mans et de nouveau Brest en 1913, venant conclure ce cycle<sup>18</sup>. Cette dernière exhibition ne rencontrera qu'un maigre succès, preuve que le public est sans doute lassé par le *genre*. En même temps, tournées ethniques, troupes itinérantes, spectacle de Buffalo Bill — il fera étape à Saintes, Rochefort, La Rochelle, Saint-Nazaire, Quimper, Brest, Vannes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Rouen et Rennes —, théâtres exotiques et spectacles de cabaret vont rendre l'ailleurs plus proche, fabriquant une image de l'exotique par définition caricaturale. Comme le précise, ici, Sandrine Lemaire, « ces expositions agissaient comme des miroirs visant à tourner les projecteurs sur les "autres", maintenus comme différents par essence, afin de mieux illuminer la "normalité" de la civilisation et de valoriser la culture française ». Au cours des mêmes années, les cartes postales deviennent de véritables médiums populaires mettant en place tout une gamme de stéréotypes et chaque « exhibition » produira son lot d'images largement diffusé localement. Un catalogue de classification ethnique voit le jour et ne va pas cesser de se développer avec le succès des exhibitions ethniques. « *Sénégalaise. Race Gaolo* » ou « *Jeunes gens de la race des Tout-Couleurs et Laobé* » peut-on lire en légende de cartes réalisées à Nantes en 1904, ou encore « *Le village noir. Femme Ouolof* » au Mans en 1911, installant au quotidien une culture du regard

---

<sup>17</sup> MONTAIGNE Jean-Marc, *Rouen 1896. Les villages africains de l'Exposition coloniale*, Rouen, ASI Éditions, 2004 ; ASSELINE Yves et PESSIOT Guy, *Les foires-expositions de Rouen, des origines à nos jours*, Rouen, Éditions PTC, 2008.

<sup>18</sup> Sur ces exhibitions, plusieurs articles — dans des revues et bulletins locaux — ont proposé des études à la fin des années 90, notamment « Le "village noir" à l'exposition d'Orléans de 1905 », *Bulletin de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XV, n° 119, juin 1998 ; « Le village noir à l'exposition du Mans de 1911 en histoire et en images », *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, n° 721, 1996 ; « Les villages noirs aux expositions de Brest de 1901, 1913 et 1928 en histoire et en image », *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 177-178, janvier et mars 1998 ; « Le village noir à l'exposition d'Angers en 1906 », *Archives d'Anjou*, n° 1, 1997 ; « Le village noir à l'exposition de Nantes de 1904 en histoire et en image », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome CII, n° 4, 1995.

ethnalisée.

Vers 1890, les implantations d'ateliers photographiques vont en augmentant à travers toutes les agglomérations bretonnes, normandes, des pays de Loire ou charentaises, prouvant la vitalité de ce marché en expansion. Il arrive parfois, bien que cela soit exceptionnel, que des colons de retour dans l'Hexagone se fassent « tirer le portrait » avec leurs serviteurs « indigènes », comme l'explorateur Élizée Trouvier à Rochefort, en 1906, entouré par ses deux boys surnommés par lui Ali et Baba, sans doute dans l'autosatisfaction d'un quolibet exotique. La mise en scène et les postures sont éloquentes. Ils se tiennent tous les trois devant un décor peint représentant un sous-bois, voulant sans doute évoquer, à défaut d'une représentation plus fidèle, les profondeurs inquiétantes de la forêt équatoriale. Lui se tient assis, le regard en biais, carnet de note et stylo dans chaque main évoquant bien ainsi sa diligence permanente à l'observation scientifique, tandis que ses deux domestiques l'encadrent et le protègent, armés de fusils en position de repos. Par contre, des premiers travailleurs en région, il n'y a que peu de traces, à part quelques exceptions notables, comme ces funérailles d'un mineur algérien dans le Calvados (pages 68-69). Sans doute ne sont-ils pas assez *exotiques*, ni assez nombreux, pour attirer le regard.

De toute évidence, le Grand-Ouest n'est pas encore une destination pour les migrations de travail en provenance des colonies aussi « naturelle » que peuvent alors l'être Paris, Marseille, Lyon ou le nord de la France. Cette « *situation originale* », comme l'expliquent Yves Denéchère et Jean-Luc Marais dans leur synthèse sur le Grand-Ouest<sup>19</sup>, est le fruit d'une situation locale spécifique : absence d'une immigration frontalière, peu de demandes de saisonniers, faible implantation industrielle, économie à dominante rurale et localisation en dehors de l'axe majeur des flux migratoires PLM (Paris-Lyon-Marseille)<sup>20</sup>.

Pourtant, avant-guerre, quelques populations commencent à s'installer sur le territoire, dont les mémoires locales peinent à se souvenir. Des étudiants chinois sont présents très tôt à Cherbourg, Caen, puis à Montargis<sup>21</sup>, et d'autres, cette fois-ci en tant que travailleurs, s'installent dans l'industrie de la soie près de Dieppe. Les rapports des préfets et des autorités locales n'ont cessé de signaler la présence de vendeurs ambulants d'origine kabyle, notamment en Bretagne et en Normandie où des illustrations représentent à Rouen des « *Arabes vendant du nougat* » ou un « *bamboula ambulant* ». Il y a aussi des dockers et des marins dans les plus grands ports de la façade atlantique<sup>22</sup> (dont de nombreux clandestins selon l'historien havrais Jean

---

<sup>19</sup> DENÉCHÈRE Yves et MARAIS Jean-Luc, *op. cit.*

<sup>20</sup> GERVEREAU Laurent, MILZA Pierre et TEMINE Émile (dirs), *Toute la France. Histoire de l'immigration en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions d'Art Somogy, 1998.

<sup>21</sup> WANG Nora, *Émigration et politique. Les étudiants-ouvriers chinois en France, 1919-1925*, Paris, Les Indes savantes, 2002 ; LIVE Yu-Sion, *Chinois de France, un siècle de présences de 1900 à nos jours*, Paris, Mémoire collective chinoise, 1994.

<sup>22</sup> JAMES Elisabeth, « Algériens, Marocains et Tunisiens de 1914 à 1920 », in John Barzman et Éric Saunier (dirs), *Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Le Havre, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2005 ; BARZMAN John, *Dockers, métallos, ménagères. Mouvements sociaux et cultures militantes au*



Legoy). Les travailleurs de l'industrie, aux côtés du personnel domestique présent dans les grandes villes du littoral, arrivent à partir de 1907. Des Algériens, des Turcs et des Tunisiens sur Nantes (dans les carrières)<sup>23</sup>, des ouvriers maghrébins sur Le Mans pour les grands chantiers, des « travailleurs sous contrat » en Normandie pour les entreprises locales comme à Soumont-Saint-Quentin ou à Barbery et des mineurs comme à Potigny.

Par la suite, les hommes issus des colonies commenceront à occuper une place véritable dans l'espace iconographique du portrait, et les mêmes uniformes qu'ils portent avec leurs camarades de l'Hexagone donnent une identité commune au groupe, comme on le constate sur ce magnifique portrait de militaires réalisé en 1923 dans un studio à Brest alors que les hommes sont à l'arrière. Si, dans les années 30, les visages entourés d'un halo lumineux sont en vogue, le dispositif des portraits de groupe n'a pas évolué de manière radicale depuis trente ans ainsi que nous le constatons avec cette image d'un étudiant chinois posant avec sa famille d'accueil à Montargis, dans les années 20. Signe émouvant d'une forme d'intégration « par l'image » vécue par cette population en région Centre.

Au même moment, les architectures et les élites s'emparent des décors exotiques — comme la maison de Pierre Loti à Rochefort<sup>24</sup>, le casino mauresque de Dieppe ou la bâtisse mauresque d'Yport — et vont alors représenter une manne visuelle pour les photographes professionnels qui se trouvent sur place. Certains, parfois et au-delà d'une diffusion par le biais de la carte postale, réussissent à vendre des images à la presse qui, depuis quelques années, parvient à reproduire techniquement l'image photographique au milieu de ses colonnes. Dans ce contexte, les grands ports atlantiques vont devenir des pourvoyeurs d'images et d'imaginaires sans précédents<sup>25</sup>. Outre les produits coloniaux, les grandes compagnies maritimes et lignes de commerces vont créer un lien permanent avec les outre-mers. Nantes, Le Havre, Rouen — qui deviendra, à la veille de la Grande Guerre, le second port français —, Saint-Nazaire ou La Rochelle sont des portes ouvertes sur l'ailleurs. Les instituts et écoles coloniales, aux côtés des sociétés et ligues diverses, vont promouvoir cette relation aux colonies et vont rendre l'Empire aussi proche que possible : « *Sur les quais des ports de La Rochelle, Nantes ou Le Havre, aux côtés des passagers en attente de l'heure du voyage pour l'ailleurs, oranges et vins d'Algérie, tonneaux de rhum, sacs d'épices et de café, balles de coton ou thés d'Indochine, dockers somalis et marins du monde entier se croisent et donnent le sentiment d'être au carrefour du monde* ». Ils font rentrer ces outre-mers pourtant si lointains<sup>26</sup> dans le quotidien.

---

*Havre (1912-1923)*, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 1997.

<sup>23</sup> BADO Charles, « Nantes et ses étrangers », *Hommes et migrations*, n° 1222, novembre-décembre 1999.

<sup>24</sup> VERCIER Bruno, *Pierre Loti, portraits. Les fantaisies changeantes*, Paris, Éditions Plume, 2002.

<sup>25</sup> BOITELLE Franck et LEFEBVRE Pierre, *Quais des bananes. Des ports, des hommes, des navires*, Luneray, Bertout, 2000.

<sup>26</sup> MALON Claude, *Le Havre colonial de 1880 à 1960*, Mont-Saint-Aignan/Caen, Publication des universités de Rouen et du Havre/Presses universitaires de Caen, 2006 ; DOSSAL Philippe, *Saint-Nazaire, porte ouverte sur le monde*, Rennes, Éditions Ouest-

## L'appel à l'Empire

Avec la Grande Guerre, on assiste à une rupture majeure. Ce sont par dizaines de milliers que les coloniaux et travailleurs des Suds vont débarquer dans le Grand-Ouest. Pendant toute la durée du conflit, environ cent quatre-vingt mille Africains issus de l'Afrique subsaharienne — en grande majorité originaires d'Afrique-Occidentale française (AOF), essentiellement du Sénégal et du Soudan (Mali), mais aussi du Niger, de la Guinée, de Haute-Volta (pour l'essentiel, le Burkina Faso aujourd'hui), de la Côte d'Ivoire, du Dahomey (Bénin), ainsi que des Somalis et des Malgaches — sont mobilisés. Parmi eux, les deux tiers gagnent l'Europe, auxquels il faut ajouter plusieurs dizaines de milliers de citoyens des « vieilles colonies », incorporés pour la plupart, dans des unités de métropolitains.

À leurs côtés, travailleurs et soldats indochinois, algériens<sup>27</sup>, marocains et tunisiens — près de deux cent soixante-dix mille combattants maghrébins — vont arriver en Europe, en même temps que les troupes supplétives anglaises venues de leur Empire, les cent cinquante mille « travailleurs sous contrat » chinois et les troupes afro-américaines. En ce qui concerne les Hindous de l'armée britannique, certaines troupes arrivent, dès octobre 1914, dans la périphérie d'Orléans avant leur montée au front. L'année suivante, de nouvelles troupes seront cantonnées près du Havre et de Rouen, faisant à chaque fois l'émerveillement et l'étonnement des populations locales, mais aussi celui des photographes locaux qui s'empressent de réaliser moult clichés, très vite commercialisés sous forme de cartes postales.

Au total, ils seront près d'un million d'hommes non-européens à venir en Europe, dont beaucoup arriveront par les ports de la façade atlantique, notamment par Brest qui deviendra la tête de pont des troupes américaines en Europe<sup>28</sup>. En outre, de l'été 1917 à l'automne 1918, près de deux cent mille soldats vont transiter par Saint-Nazaire et Nantes, avant de rejoindre le front Est<sup>29</sup>. Si l'année 1917 est celle qui connaît la plus forte présence de travailleurs coloniaux en métropole, le véritable flux migratoire s'installe dès 1915, en particulier pour faire face aux moissons et au manque de bras. Le recrutement des travailleurs s'étend alors à tout l'Empire. L'Algérie fournira durant le conflit quelque cent vingt mille travailleurs et l'Indochine près de cinquante mille hommes. La plupart servent dans les ateliers de l'armée, les triages de chemins de fer, sont manœuvres dans les gares et les ports ou travaillent dans les campagnes. Ils représenteront jusqu'à 7 % de la main-d'œuvre militarisée, et 16 % de la main-d'œuvre civile dans les usines d'armement. Avec le conflit, va naître de façon massive une immigration coloniale dans le Grand-Ouest. En

---

France, 2005.

<sup>27</sup> STORA Benjamin, *Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France (1912-1992)*, Paris, Fayard, coll. Enquêtes, 1992.

<sup>28</sup> HÉLIAS C., « La présence américaine à Saint-Marc en 1918-1919 », *Les cahiers de l'Iroise*, 1986.

<sup>29</sup> NOUAILHAT Yves-Henri, *La présence américaine dans la région de Nantes-Saint-Nazaire et ses répercussions économiques et sociales (1917-1919)*, thèse de doctorat, université de Nantes, 1969.

outre, ces régions, loin du front, sont un espace idéal pour regrouper les hôpitaux et autres infrastructures sanitaires. Dans des villes comme Laval, Angers et Rennes ainsi qu'à Saint-Brieuc, Brest, Quimper, Lorient, Vannes, Nantes, Les Sables-d'Olonne et La Rochelle, de nombreuses installations vont recevoir des milliers de combattants coloniaux à côté des soldats métropolitains blessés ou malades. Au moment où sera créée l'image du « brave tirailleur » Banania<sup>30</sup> — sorte de double colonial de Bécassine, allégorie caricaturée des populations bretonnes —, l'image de l'indigène s'installe dans le quotidien des populations du Grand-Ouest.

Le nombre de recrutés n'étant pas suffisant et l'appel du front de plus en plus pressant, les autorités civiles et militaires feront appel à de nouveaux travailleurs issus des outre-mers, notamment en Chine. Très tôt, des agents recruteurs des sociétés privées chinoises ou européennes cherchent les coolies, en se rendant dans les lieux publics<sup>31</sup>. Si dans un premier temps, ils arrivent par le port de Marseille, le blocus naval va conduire rapidement ces contingents à débarquer dans le Grand-Ouest. Ils vivent en cantonnement, surveillés et selon des conditions de vie très proches de celles des travailleurs coloniaux, notamment des Indochinois<sup>32</sup> : « *Logés dans des baraquements édifiés spécialement pour eux, rue du point-du-jour, à proximité de l'entrée des usines, ils sont encadrés par des militaires qui les accompagnent chaque jour sur les lieux mêmes du travail.* » La France a ainsi recruté trente-huit mille hommes dont dix mille seront par la suite « prêtés » au corps expéditionnaire américain. La Grande-Bretagne en « importe » plus de cent mille également présents sur le sol de France et au front.

Les travailleurs chinois vont se retrouver dans les mêmes lieux de travail que les recrutés coloniaux, notamment au Mans, à Saint-Nazaire, à Caen, à Nantes, Tours ou bien encore à La Rochelle. Dans certaines usines et entreprises, comme à Rouen ou au Havre, ils croisent des Annamites et des Kabyles. Bien souvent, en butte aux ouvriers (et ouvrières) français(es) qui les accusent de prendre leurs emplois, d'accepter des rémunérations très basses et d'empêcher le retour des hommes du front, des conflits s'installent. Des engagés chinois s'opposent à la population locale, notamment dans le port de Rouen en 1918. Dans certaines villes, comme à Saint-Chamas, à Rennes ou Rouen, des rixes et bagarres éclatent entre travailleurs coloniaux et, dans certains cas, on relèvera blessés et morts. En juin 1917, au Havre, une ratonnade collective contre des Marocains fera deux morts et une vingtaine de blessés. Aux côtés des Chinois, le contingent de travailleurs indochinois va arriver dans le Grand-Ouest. Eux aussi sont très mal perçus par une partie du monde ouvrier français et sont accusés régulièrement des pires méfaits : liaisons avec des épouses de combattants, occupation des postes de travail des

---

<sup>30</sup> DANTEC Ronan, « Bécassine-Banania, destins croisés », *Hommes et migrations*, n° 1260, mars-avril 2006 ; DANTEC Ronan et EVEILLARD James, *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2001.

<sup>31</sup> LIVE Yu-Sion, « Les travailleurs chinois et l'effort de guerre », *Hommes et migrations*, n° 1148, novembre 1991.

<sup>32</sup> RIVES Maurice, « Les travailleurs indochinois durant la guerre 1914-1918 », *Bulletin de l'ANAI*, octobre-novembre-décembre 1991.

Français obligés de partir au front, salaires faibles... À Angoulême, la foule veut envahir leur camp<sup>33</sup>. De même, en région Centre, en Normandie<sup>34</sup> ou en Bretagne<sup>35</sup>, les travailleurs nord-africains vont rencontrer des oppositions régulières auprès des populations locales, des autres salariés ou des autorités.

Au lendemain de cette vague d'exclusions, les autorités placent en baraquement les « travailleurs indigènes » et des mesures discriminatoires sont prises. Des régions, qui n'avaient jamais connu de présences des Suds, vont voir s'installer ces nouvelles populations : « *Mille deux cents travailleurs musulmans sont présents à Bourges au début de 1918 ; Vierzon abrite environ quatre cents coloniaux et quarante Tunisiens. Enfin, plus de cent Chinois travaillent à Mehun-sur-Yèvre en septembre 1918*<sup>36</sup> ». Au Havre, où cette présence est plus ancienne<sup>37</sup> — et a fait l'objet de nombreuses descriptions, dont la plus célèbre est le premier roman de Raymond Queneau, *Un rude hiver* publié en 1939 —, les autorités locales vont interdire à certains « indigènes » les lieux publics et ordonner des contrôles stricts. En 1917, mille quatre cents Nord-Africains comprenant 30 % de « militarisés » et quelque huit cents Chinois œuvreront dans les entreprises havraises. En Bretagne, cette présence ouvrière est croissante, notamment à la poudrerie de Pont-de-Buis, et à Rennes, on dénombre, fin 1917, près de deux mille employés coloniaux.

### **D'une guerre à l'autre**

La Grande Guerre a provoqué une césure majeure. Mais, aux lendemains du conflit, comme le souligne l'introduction de la seconde période (1914-1945) un net reflux migratoire s'annonce : « *Avec la fin de la guerre, et comme dans tout l'Hexagone, les effectifs des travailleurs coloniaux baissent considérablement dans le Grand-Ouest : une forme de cohésion nationale s'établit, les accusant d'engendrer une augmentation du chômage et vise à accélérer leur rapatriement. Les représentants syndicaux demandent même aux autorités d'intervenir, comme au Havre où le maire expulse des Marocains, et des habitants souhaitent le départ des "répugnants indigènes" de la même ville.* » On revient à la situation d'avant-guerre, et à part dans quelques grandes villes et ports, le nombre de « travailleurs coloniaux » chute brutalement.

Si le gouvernement avait, jusqu'en 1918, le monopole du recrutement de la main-d'œuvre étrangère et coloniale, à partir de 1924, il fait appel au secteur

---

<sup>33</sup> BOCCO Emmanuel et SIVASLI Nermin, *Histoire et mémoires de l'immigration en région Poitou-Charentes, Histoire des flux d'immigration en région Poitou-Charentes de 1851 à nos jours*, Rapport Acisé Poitou-Charentes, 2007.

<sup>34</sup> POTTIER Marc, *op. cit.*

<sup>35</sup> ÉTIEMBLE Angéline, FOLLIET Delphine, VÉGLIA Patrick et MORILLON Anne, *Histoire et mémoire de l'immigration en Bretagne*, rapport Acisé Bretagne, 2007.

<sup>36</sup> RYGIEL Philippe, « Polices, étrangers et travailleurs coloniaux dans le Cher de 1914 à 1918 », in Marie-Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki et Vincent Millot (dirs), *Police et migrants, France (1667-1939)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.

<sup>37</sup> Parmi les nombreux travaux d'Albert Nicollet sur la Normandie, on peut citer, « Présence africaine au Havre à la fin du XX<sup>e</sup> siècle », in Éric Barré, Gilles Désiré dit Gosset et Jean-Paul Hervieu (dirs), *Les Normands et l'outre-mer, actes du 35<sup>e</sup> congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie, Granville, 18-22 octobre 2000*, Caen, Annales de Normandie, 2001.

privé et à la Société générale d'immigration pour acheminer en métropole la main-d'œuvre étrangère (associé à partir de décembre 1923 au Service de contrôle et d'assistance en France aux indigènes des colonies du ministère des Colonies et à son antenne du Havre). Ce service, selon une note du 13 septembre 1924, avait pour objet de « *s'opposer au front révolutionnaire un front unique de surveillance et de propagande* ». Ces mesures<sup>38</sup>, doublées d'un contexte économique peu favorable, d'un contrôle strict aux frontières au début des années 30 et d'une situation géographique à la marge des grands flux France-colonies, sans oublier l'absence de casernements militaires issus des colonies, font du Grand-Ouest une région à la marge des grands mouvements que connaîtra le reste de la métropole durant l'entre-deux-guerres<sup>39</sup>.

Néanmoins, comme en région Centre, en Ile-et-Vilaine (90 % de la population coloniale présente en Bretagne) ou dans les Pays de la Loire — en 1925, plus de mille marocains sont employés par la seule Société des Mines de la Loire<sup>40</sup> —, on note des installations pérennes. En outre, dans les grands ports marchands ou de voyages, se fixe une population originaire des colonies. Par exemple, en 1931 au Havre — comme l'illustre une célèbre photographie réalisée sur les quais —, on compte en moyenne (au sein des infrastructures portuaires) deux cents Indochinois, trois cents « Arabes » et autant de « Noirs », une présence que l'on retrouve, dans des proportions moindres à Rouen, à Nantes, à Saint-Nazaire ou à La Rochelle. Enfin, comme le précise dans cet ouvrage Peiwen Wang, beaucoup d'étudiants chinois vont s'installer après-guerre, sur l'inspiration de Li Shizeng qui avait fondé pendant le conflit la Société franco-chinoise d'éducation afin d'offrir des bourses à des jeunes Chinois — dont beaucoup seront des personnalités de premier plan au cours des décennies suivantes — pour venir étudier en France : « *De 1919 à 1926, plus de deux mille Chinois vont faire le voyage et participer à ce mouvement. Montargis sera la ville qui en accueillera le plus (environ trois cents). Ils logent soit au collège de garçons où ils étudient, soit à l'école des filles ou encore dans des chambres en ville.* »

Pour ces différentes populations, à l'exception notable des étudiants comme

---

<sup>38</sup> SCHOR Ralph, *L'opinion française et les étrangers en France (1919-1939)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985.

<sup>39</sup> BOISSIN Sophie, *L'opinion et les étrangers en Indre-et-Loire (1933-1939)*, mémoire de maîtrise, université de Tours, 1995 ; BROUSSE Laetitia, *Les étrangers dans la région nantaise vus à travers « Le Phare de la Loire, de Bretagne et de Vendée » pendant l'entre-deux-guerres*, mémoire de maîtrise, université de Nantes, 2004 ; CHAILLOUX Loïc, *Le Contrôle des étrangers durant l'entre-deux-guerres en Indre-et-Loire*, mémoire de maîtrise, université de Tours, 1999 ; DUBUC Annie, *Les étrangers en Seine-Inférieure de 1919 à 1939*, mémoire de maîtrise, université de Rouen, 1974 ; DUSSUD François-Xavier, LE ROHO Yves, LEVY David et *alli*, *Atlas des immigrés en Bretagne*, Rennes, Insee Bretagne, 2004 ; GARCIA DUGENIT Estelle, *Les travailleurs étrangers dans l'Indre pendant l'entre-deux guerres*, mémoire de maîtrise, université d'Orléans, 2000 ; LECLAPAIN Stéphanie, *L'immigration nord-africaine dans le Calvados au vingtième siècle (1910-1982)*, mémoire de maîtrise, université de Caen, 1998 ; LEGOY Jean, « Les par-dessus bord ou l'émigration clandestine par le port du Havre (1919-1939) », *Recueil du Centre havrais de recherche historique*, n° 51, 1992.

<sup>40</sup> ARAB Chadia, BEAUD Stéphane, GALLERAND Alain et MESLIN Karine, *Histoire et mémoire des immigrations en Pays de Loire*, rapport Acsé Pays de la Loire, 2007.

à Montargis ou au Havre (école coloniale), il existe de nombreux problèmes de logement (signalés en permanence par les autorités locales ou la presse), et les travailleurs vivent le plus souvent dans des taudis ou des hôtels tenus par des compatriotes. Malgré cette situation, seul le département de la Loire verra la naissance en 1935 d'un Bureau d'affaires nord-africaines, les autorités métropolitaines ne jugeront pas nécessaire d'en implanter un second dans le Grand-Ouest. Au cœur de ce territoire, d'autres destins individuels renforcent sa spécificité. À Sablé, en mai 1929, un Noir martiniquais, Raphaël Élizé, est élu à la mairie de Sablé-sur-Sarthe. C'est une première historique en métropole<sup>41</sup>. En outre, son histoire, bien au-delà du simple cadre régional, est exemplaire d'un parcours qui pourrait trouver toute sa place dans les annales nationales.

Au sein de cette population, aux destins individuels si divers et en même temps à la localisation éparse sur le territoire, mais fortement concentrée sur quelques sites de productions ou d'échanges, la vie politique et syndicale s'installe. Chez les marins et dockers noirs, Gouran-Kouyaté entame une tournée en province en 1930, mais celle-ci ne mobilisera guère une population peu sédentaire et largement précarisée par la crise économique<sup>42</sup>. Par contre, la vie militante et syndicale est vivace au sein de la communauté vietnamienne. Si cette action ne concerne que quelques dizaines d'individus, ils feront l'objet d'une âpre surveillance de la part des autorités françaises (depuis la participation d'Hô Chi Minh au Congrès de Tours), notamment à l'intention de Dang Van Thu (dit « le Gros Louis », alors propriétaire d'un restaurant intercolonial sur les quais) et contre son journal anti-impérialiste et communiste édité au Havre. Au milieu des années 20, selon un rapport de police, il était capable de réunir trois cents sympathisants et militants. Presses anticolonialiste, syndicale et communiste étaient alors acheminées vers les colonies en passant par Le Havre, en s'appuyant sur la CGTU ou les cercles de marins.

Cet activisme, tout au long de l'entre-deux-guerres, fera du Havre un foyer militant au même titre que ceux de Bordeaux ou de Marseille. L'économie coloniale est alors florissante, et elle connaît son âge d'or. Sur les quais et dans les entrepôts s'entassent les bois africains du Gabon, du riz d'Indochine ou de Madagascar, du café et du cacao de Côte d'Ivoire, des vins d'Algérie, des rhums des Antilles... En outre, au Havre, la Compagnie générale transatlantique bénéficie d'une gare maritime — inaugurée par le président de la République en même temps que le paquebot *Normandie* — lui permettant d'être en liaison permanente avec l'empire colonial, aux côtés d'autres compagnies prestigieuses comme les Messageries maritimes, la Société navale de l'Ouest, la Compagnie Worms ou les Chargeurs réunis.

L'activisme propagandiste se prolonge jusqu'au début des années 30, avant de prendre conscience que le mythe impérial ne sera pas l'eldorado imaginé par les édiles et élites locales. Si l'Institut colonial du Havre est finalement créé en 1927, c'est plus un acte symbolique qu'une renaissance de l'activisme d'avant-

---

<sup>41</sup> PASSÉ SIMPLE, Raphaël Élizé (1891-1945). *Premier maire de couleur de la France métropolitaine. Des Antilles au Maine : itinéraire entre politique et art de vivre*, Sablé-sur-Sarthe, Passé Simple, 1994.

<sup>42</sup> DEWITTE Philippe, *Les Mouvements nègres en France (1919-1939)*, Paris, L'Harmattan, coll. Racines du présent, 1985.

guerre. Malgré les expositions coloniales, qui se multiplient en région, comme à Nantes en 1924, à La Rochelle en 1927, à Brest en 1928, à Rennes en 1929 — une photographie de cette manifestation donne le sentiment d'une fête foraine plus que d'une exposition officielle — ou à Poitiers en 1932, et le succès notable de certaines d'entre elles (deux cent mille visiteurs à Brest pour le village noir), on est loin de l'engouement des années 1895-1915. Le public a déjà les yeux tournés vers d'autres « attractions exotiques », à l'image de l'artiste Foujita à Deauville en 1925, des joueurs de football sénégalais ou algériens dans les équipes locales<sup>43</sup>, de Joséphine Baker à Nantes en 1934, de la tournée du sultan du Maroc au Havre, en 1937, ou pour le bal colonial antillais donné à Dieppe en août 1935 par la LMC. Les dernières manifestations coloniales d'importance en région auront lieu sous Vichy avec le passage du Train des Colonies à Rennes, Poitiers et Rouen lors de l'un de ses périodes annuels, en 1941.

C'est dans ce contexte de mutations profondes, où l'engouement colonial s'estompe — même si les lignes de commerce et de voyageurs sont florissantes comme les échanges avec l'Empire —, où la présence migrante issue des Suds se réduit à quelques populations certes fortement implantées mais relativement peu nombreuses à la différence de villes comme Paris et Lyon ou de ports comme Marseille, que va s'annoncer une seconde rupture majeure : la Seconde Guerre mondiale. Quatre éléments vont marquer durablement le Grand-Ouest durant ces années noires : la présence de *Frontstalags* (regroupant exclusivement des prisonniers coloniaux) implantés en région<sup>44</sup> — à Quimper, près de huit mille prisonniers coloniaux seront placés en camps, le Grand-Ouest regroupe alors près de la moitié des camps depuis sa direction rennaise — ; la venue de travailleurs coloniaux pour les fortifications sur l'Atlantique ou pour les industries locales<sup>45</sup> ; la participation des « coloniaux » à la Résistance puis à la Libération ; et enfin la présence des « troupes noires » américaines au lendemain du débarquement en Normandie.

Aux côtés des Alliés, les troupes coloniales vont combattre « *contre les "poches côtières" de résistance ennemie dans les lignes alliées, telles Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, l'île de Ré, l'île d'Oléron et Royan* » et, comme le rappelle Éric Deroo, si « *la campagne de 1940 voit peu d'unités indigènes engagées dans les rares combats à travers le Grand-Ouest* », on peut noter « *la participation de tirailleurs évadés des nombreux Frontstalags aux opérations de la Résistance et surtout celle des troupes coloniales de la France combattante à*

---

<sup>43</sup> LANFRANCHI Pierre et WAHL Alfred, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, coll. La vie quotidienne, 1995 ; JOBERT Timothée, *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006.

<sup>44</sup> MABON Armelle, « Les prisonniers de guerre coloniaux durant l'occupation en France », *Hommes et migrations*, n° 1228, novembre-décembre 2000. On peut notamment citer les *Frontstalags* de Châteaulin (puis Quimper), Saint-Brieuc, Rennes, Laval, Luçon (puis Savenay), Poitiers, Saumur, Angoulême, Saint-Lô et Cherbourg, Montargis, Pithiviers, Chartres (puis Orléans), Rouen, Amboise, Vannes, Évreux, Alençon, Chartres, Le Mans, Dangé (dans le Loir-et-Cher), Airvault (Deux-Sèvres), Angers...

<sup>45</sup> GARNIER Bernard et QUELLIEN Jean, *La Main-d'œuvre française exploitée par le III<sup>e</sup> Reich, actes du colloque international des 13-15 décembre 2001*, Caen, Centre de recherche d'histoire quantitative, 2003.

*la Libération. Depuis les plages de Normandie où débarque, en août 1944, la célèbre 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc, aux combats, jusqu'en avril 1945, des bataillons de marche venus d'Afrique équatoriale ou des Somalis, des tirailleurs et spahis maghrébins et des soldats antillais, ce sont près de cent vingt mille hommes levés à travers tout l'Empire qui contribuent à la victoire dans le Grand-Ouest ».*

Si cette participation et ces combattants sont associés à la victoire à la Libération, l'image des GI's noirs et des travailleurs maghrébins est très négative dans tout le Grand-Ouest, en particulier en Bretagne et en Normandie. Au sujet des « Noirs américains »<sup>46</sup>, les journaux locaux sont virulents et *La Presse cherbourgeoise*, par exemple, dénonce en octobre 1944 des « scènes de sauvagerie et de bestialité » dans les campagnes où les populations locales vivent une « véritable terreur ». L'opinion a alors une très mauvaise image des Maghrébins présentés comme « collaborateurs » (parce qu'ils avaient travaillé pour l'organisation Todt sur le mur de l'Atlantique<sup>47</sup>), comme l'a très bien montré Frédéric Lambert dans ses travaux<sup>48</sup>. Ils représentent, parmi les dossiers d'épuration « d'étrangers » en Bretagne, plus du tiers de ceux-ci (aux côtés des Italiens) ; en outre, comme dans le Morbihan, des marchands ambulants algériens sont agressés et certains sont tués, souvent accusés d'organiser le « marché noir », alors que la période est à la pénurie, ou de provoquer des troubles. Dans le même mouvement, *Le Patriote de l'Ouest* dénonce, en août 1945, les Chinois présents dans les Côtes-d'Armor en les accusant de trafic de denrées et les Algériens, dans la région de Rennes (sans doute un demi-millier), sont présentés comme un « péril ». Malgré l'engagement dans la Résistance et les combats, on assiste à un durcissement de l'image des « coloniaux » et des populations des Suds au lendemain de la guerre qui va marquer durablement la période suivante des Trente Glorieuses.

### **Nouvelle génération...**

Une économie à remettre en marche, une reconstruction massive dans le Grand-Ouest, des infrastructures d'accueil pour les étudiants ultramarins, un renouvellement de la politique nationale en matière d'immigration (faisant appel à une main-d'œuvre nord-africaine) sont autant de facteurs qui vont renouveler en profondeur le paysage de la présence migratoire dans le Grand-Ouest entre 1945 et 1950. Comme le souligne ici Karine Meslin, au sujet des Pays de la Loire, « *l'étranger des Trente Glorieuses n'est pensé que dans le cadre du travail, ce qui se traduit partout par des conditions d'hébergement précaires, à l'initiative des employeurs, le long des chantiers, dans des baraquements ou des*

---

<sup>46</sup> LILLY Jean-Robert, *La Face cachée des GI's*, Paris, Payot, 2003 ; LAMACHE Stéphane, « Chicago en Normandie. Rixes, pugilats, violences, meurtres, viols, trafic et marché noir ou les lendemains de la Libération dans le Cotentin », *Lignes de Front*, n° 2, hors série, novembre-décembre 2007.

<sup>47</sup> HUMEAU Jean, PIRIOU Étienne et VAN MEEUWEN Gil, *Le mur de l'Atlantique au pays de Lorient*, Île de Groix, Association Fortification et défenses des côtes de Bretagne, 1997.

<sup>48</sup> LAMBERT Frédéric, *Les « étrangers » dans une société d'épuration : altérité et suspicion en Bretagne. De la Libération à l'hiver 1945-1946*, mémoire de master II, université de Rennes 2, 2005



wagons de fortune. Cette condition suscite parfois du mépris ou de l'indifférence. Mais elle contribue aussi à faire émerger des associations de défense des immigrés, comme le Gasprom à Nantes ou l'Association de défense du foyer du bâtiment au Mans, et à faire naître des mouvements de soutien aux travailleurs étrangers. » Ce constat peut s'appliquer à tout le Grand-Ouest, qui va voir émerger de nouveaux regroupements et se constituer, en périphérie des villes ou en centre-ville, de nouveaux espaces occupés par des travailleurs, souvent jeunes, célibataires et sous contrat pour des périodes relativement courtes de deux ou trois ans. En outre, à partir des années 60, les Portugais, les Algériens et les Marocains succèdent progressivement aux Italiens et aux Espagnols. Dans tout le Grand-Ouest, à la fin de la période des Trente Glorieuses, la population étrangère (et coloniale) va progressivement croître, alors qu'elle baisse régulièrement dans le reste de la France, processus qui rééquilibre la situation locale par rapport aux autres grands ensembles régionaux.

Outre ce processus de renouvellement des immigrations en régions, deux événements vont marquer ces années d'après-guerre : les conflits pour les décolonisations (en Indochine et en Algérie) et l'arrivée des « rapatriés » au lendemain des indépendances. Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, l'insurrection algérienne n'a guère frappé les esprits localement et la presse locale en donne peu d'échos. Quelques mois plus tôt, Diên Biên Phû a eu un autre retentissement, marquant la fin d'une époque et ouvrant celle de la désagrégation de l'empire colonial français, largement relayée dans les ports et parmi les militants cégétistes ou communistes. En ce qui concerne les milieux universitaires, les étudiants algériens et vietnamiens soutiennent le mouvement des indépendances, mais aussi les étudiants africains regroupés au sein de la FEANF notamment sur Caen, Tours et Poitiers. Sur les ports, dans des villes comme Dieppe, Rouen et Le Havre, à partir de 1950, des dockers proches du PCF vont s'engager contre le conflit indochinois et mener divers mouvements de revendications. Régulièrement, dans la presse locale, les lecteurs apprennent le blocage d'un bateau, le refus de chargement ou une manifestation pour soutenir un syndicaliste ou un militant poursuivi.

Mais, c'est la guerre d'Algérie qui va avoir le plus de retentissements, notamment dans l'action que mènent sur le territoire le PPA-MTLD (Parti populaire algérien-Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) depuis la fin des années 40 — notamment sur Le Havre et sa périphérie proche — ou, plus tard, le FLN (Front de libération nationale) — bien implanté à Rouen et Nantes — et le MNA (Mouvement national algérien) de Messali Hadj. Le Grand-Ouest est une zone distincte dans la lutte que mènent les mouvements nationalistes contre le gouvernement français (mais aussi entre eux). Comme le précise ici Jean-René Genty : « *En 1956, le FLN organise trois zones qui regroupent les départements concernés avec d'autres qui comportent des effectifs très importants de migrants et une armature politique solide. Côté messaliste, les départements de l'Ouest sont rattachés à la wilaya Paris-Normandie et à celle du Centre-Sud.* » La lutte est moins violente que dans le reste de la France, et le Grand-Ouest est considéré, par les différents mouvements, comme une base arrière pour la lutte menée en métropole, à l'exception des secteurs industriels de la bordure nord. C'est d'ailleurs dans la

vallée de la Seine que les attentats éclateront, à partir de l'été 1958, lorsque le FLN décidera de s'attaquer aux enjeux industriels français en métropole. À partir de 1955, les travailleurs coloniaux originaires d'Algérie vont connaître une surveillance constante, des vagues d'arrestations et subir une situation de couvre-feu quasi-permanente, notamment au Havre, à Tours, Nantes et Angers.

Les travailleurs algériens vont vivre jusqu'à la fin de la guerre un harcèlement et une surveillance systématique : à Tours ou à Nantes, la police accumule des milliers de fiches et de rapports, opère des arrestations dans les foyers, des incarcérations, des rapatriements. En même temps, suivant la courbe ascendante de l'emprise du FLN sur la population immigrée, celle-ci va devoir verser sa contribution (financière) au conflit et soutenir les militants en région. Au cours de ces années, derrière l'image du « travailleur immigré » émergent celles du combattant et du « révolté ». En outre, cette nouvelle visibilité s'accompagne d'une production littéraire nouvelle, avec des romanciers comme Mouloud Ferraoun (*Le Fils du pauvre*, 1952), Mohamed Dib (*La Grande Maison*, 1952), Driss Chraïbi (*Le Passé simple*, 1954) ou Kateb Yacine (*Nedjma*, 1956), qui offrent pour la première fois un récit au parcours migratoire.

### **Temps post-colonial**

Avec les indépendances, qui sonnent le glas définitif d'une économie coloniale déjà sur le déclin depuis la Libération, l'arrivée des harkis et des pieds-noirs marque clairement la fin de la présence française outre-mer. Michel Roux rappelle dans le troisième chapitre de cet ouvrage (1945-1975), que si la présence rapatriée est plus faible ici que dans le Sud-Est et le Nord de la France, celle-ci aura néanmoins un impact majeur quelques années plus tard, notamment avec les grèves de la faim qui éclatent à Évreux en 1974 au sein de la communauté harka et qui préfigure le mouvement de révolte national de 1975<sup>49</sup>. Cette population rapatriée d'Algérie était présente sur tout le territoire : « *Sept cités urbaines (le sixième des cités programmées par la Sonacotra fin 1962) y furent implantées le long d'un axe allant de l'agglomération rouennaise (Grand-Couronne, Saint-Aubin-les-Elbeufs) à Bourges, en passant par Louviers, Dreux, Chartres et Semoy. À l'ouest, une huitième cité à Flers-de-l'Orne (quartier du Pont-Féron) regroupa des familles sous contrat avec l'armurier Luchaire.* » C'est la Seine-Maritime qui recevra le plus de « rapatriés », aux côtés de l'Eure-et-Loir et le Loiret<sup>50</sup>. Enfin, à Dreux, la municipalité installe cent quatre-vingts familles harka pour répondre aux attentes de l'industrie locale.

Tout au long de ces années, le flux migratoire en provenance d'Algérie s'est poursuivi<sup>51</sup>, et les arrivées sont plus nombreuses que les départs, sauf pour l'année 1958. Sous la pression du patronat, les autorités les organisent de plus en plus. En décembre 1957, le gouvernement crée le Fonds d'action sociale

---

<sup>49</sup> ROUX Michel, *Les Harkis. Les oubliés de l'histoire (1954-1991)*, Paris, La Découverte, 1991.

<sup>50</sup> ABRIAL Stéphanie, « Les enfants des harkis, de la révolte à l'intégration », *Histoire et perspectives méditerranéennes*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>51</sup> Les travaux de Brigitte Leroy, sur l'immigration algérienne à Rouen et au Havre pendant la guerre d'Algérie (maîtrise de géographie), n'ont malheureusement pu être consultés pour le présent ouvrage.

(FAS, aujourd'hui Acisé), doté de plus de cinq millions de nouveaux francs par les caisses d'allocations familiales, pour subventionner les programmes sociaux en faveur des travailleurs immigrés. L'année suivante, la V<sup>e</sup> République accentue le phénomène en demandant aux fonctionnaires de promouvoir la venue de travailleurs d'Afrique du Nord. Les indépendances ne freineront pas ce mouvement, qui va connaître de nouveaux flux avec près de cent mille entrées annuelles.

En 1962, les flux ont retrouvé leurs niveaux de 1954, et Tours, Nantes et l'actuelle Haute-Normandie vont connaître les plus fortes croissances de cette présence. Par le protocole d'avril 1964, la France et l'Algérie s'accordent pour qu'un contingent trimestriel soit fixé pour répondre aux demandes françaises, avec l'accord de l'Office algérien de main-d'œuvre (Onamo). En même temps, le nombre des Marocains va croître régulièrement, mais aussi, de façon plus ponctuelle, celui des travailleurs tunisiens présents dans le Grand-Ouest. Enfin, la Normandie — notamment sur Rouen, Le Havre, Elbeuf, Caen ou Dieppe —, voit arriver de nouvelles populations en provenance d'Afrique de l'Ouest. Cette présence triple dans cette région entre 1960 et 1975, et dans le même temps le nombre des étrangers est doublé sur Nantes avec l'arrivée de flux, notamment en provenance de Turquie. Au sein du monde ouvrier, les premiers mouvements revendicatifs émergent, notamment dans les chantiers navals de Saint-Nazaire et du Havre, ou dans les centrales thermonucléaires de Paluel et Penly.

À la fin des Trente Glorieuses, trois événements vont bouleverser ce flux en provenance majoritairement du Maghreb et d'Algérie : « *les premières grèves dans les usines, l'accentuation de la violence anti-immigrée et, surtout, l'arrêt de toute immigration de travail en 1974. Situation nouvelle, les parents, comme leurs enfants nés en France, ne souhaitent plus "repartir au pays"*<sup>52</sup> ». Pourtant, le Grand-Ouest va connaître une situation distincte du reste de la France : « *Alors que l'immigration baisse dans le reste de la France, la part de la population immigrée va croître dans le Grand-Ouest et ce processus s'accompagne d'une diversification des pays d'origine des migrants.* »

C'est dans ce contexte, que débute le dernier chapitre de l'ouvrage. Une époque marquée par la sédentarisation des populations migrantes, l'arrivée des familles avec leurs enfants mais aussi une forte diversification des origines en ce qui concerne les flux migratoires. L'Afrique noire, la Turquie, les Antilles et le Sud-Est de l'Asie sont maintenant des points d'ancrage des nouvelles populations arrivant en France. On retrouve des Guinéens à Laval, des Sénégalais à Rouen<sup>53</sup>, des Vietnamiens et Cambodgiens en Bretagne<sup>54</sup>, des Comoriens au Havre<sup>55</sup>, des Ivoiriens, des Antillais et des Turcs<sup>56</sup> à Nantes, des

---

<sup>52</sup> BLANCHARD Pascal, DEROO Éric, EL YAZAMI Driss, FOURNIÉ Pierre et MANCERON Gilles, *Le Paris arabe*, Paris, La Découverte, 2003.

<sup>53</sup> LANDEMAINE Pierre et LEMERCIER-QUELQUEJAY Chantal, *La Communauté sénégalomauritanienne de Rouen (1950-1985)*, Rouen, Académie des sciences, belles-lettres et arts, 1988.

<sup>54</sup> SIMON-BAROUH Ida, « Migrations et vie en France des populations originaires du Cambodge, du Laos, du Viêt Nam et de leurs descendants », *Passerelles*, n° 14, 1997.

<sup>55</sup> MATTOIR Nakidine, *Histoire de l'immigration comorienne au Havre et à Marseille : une étude comparée*, mémoire de maîtrise, université de Paris, 2000 ; NICOLLET Albert, « Présence africaine au Havre à la fin du XX<sup>e</sup> siècle », *Les Normands et l'outre-mer*,

Malgaches à l'extrême ouest de la Bretagne, des Maliens et des Ivoiriens en Seine-Maritime... une diversité que certains photographes, comme Gérard Bloncourt sauront saisir à merveille. Le flux de travailleurs immigrés se double de l'arrivée d'une vague de réfugiés entre 1975 et 1982, en provenance du Laos, du Viêtnam et du Cambodge<sup>57</sup>. De nombreux « boat people » seront installés dans les centres provisoires d'hébergement régionaux, notamment sur Rennes, Châteauroux, Tours, Cholet ou Nantes<sup>58</sup>.

Au début des années 80, la situation de pression est forte sur les populations migrantes et le discours du Front national commence « à prendre » dans les zones périphériques du Grand-Ouest, le littoral restant relativement épargné. La ville de Dreux est emblématique de cette pression et devient un bastion symbolique du FN<sup>59</sup> au cœur du *malaise français* (Michèle Tribalat, 1999). Pendant deux décennies, le Grand-Ouest va connaître une situation dans les « quartiers » différente de celle que l'on connaîtra au début des années 80 en région lyonnaise ou parisienne. Il faudra attendre novembre 2005, pour que ces régions connaissent les mêmes émeutes que dans le reste de l'Hexagone, dans des agglomérations comme Angers, Orléans, Blois, Évreux, Brest, Le Havre, Rouen, Rennes, Laval, Quimper, Nantes ou Le Mans<sup>60</sup>.

Derrière cette conjoncture difficile, où la crise sociale se double d'une crise urbaine, la mémoire semble émerger sur tout le territoire de façon récurrente et croissante depuis deux décennies. Le tournant majeur de cette prise de conscience du passé, en lien avec les outre-mers, demeure au début des années 90 : le programme concernant la traite négrière des Anneaux de la mémoire — mis en place sur Nantes après une dizaine d'années d'engagement associatif (depuis la création de l'association Nantes 85) trouve par exemple son aboutissement. Cinq ans plus tard, une nouvelle dynamique s'organise avec l'exposition *Mémoires des migrations. Tolérance, intolérance* et, aujourd'hui, avec les différentes salles abordant le sujet de la traite négrière inaugurées au sein du grand musée du château des Ducs de Bretagne à Nantes ou sur les quais de la Loire avec l'œuvre de Buren. Dans différentes régions, de nombreux festivals dynamisent aussi cette relation au passé et aux Suds : le festival *Regards sur le cinéma du Sud* à Rouen, le *Festival du film sur l'immigration* de Douarnenez, les *Rendez-vous de l'Histoire de Blois* ou le festival *Étonnants voyageurs* à Saint-Malo. Cette identité multiple a également été saisie par nombre de jeunes photographes, à l'image des travaux et reportages d'Olivier Coret, d'Hugo Miserey ou de Siloé. Une mémoire qui peut, aussi, être troublée,

---

Caen, Annales de Normandie, 2001.

<sup>56</sup> VADO Odile, *La vie associative au sein de la communauté antillaise de Nantes*, mémoire de maîtrise, université de Nantes, 1999.

<sup>57</sup> MESLIN Karine, *Les réfugiés cambodgiens de la région des Pays de la Loire : étude ethnographique d'une immigration de « bonne réputation »*, thèse de doctorat, université de Nantes, 2004.

<sup>58</sup> LE HUU Khoa, *Les Asiatiques en France : les expériences d'intégration locale*, Paris, L'Harmattan, 1995.

<sup>59</sup> BOUCHOUX Corinne, « L'immigration ou la "révélation" d'un enjeu. L'exemple de Dreux : le municipales de 1983 », *Politix*, vol. 3, n° 12, 1990.

<sup>60</sup> BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Violences urbaines, violences sociales. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003.

comme en 1994 avec l'ouverture près de Nantes d'un *safari park* d'un autre temps, avec un « Village de Bamboula » (pages 218-219) qui rappelle le « village nègre » de 1904... à Nantes également. De la promotion de l'Empire à la promotion d'une marque de petit biscuit... c'est notre regard sur l'autre qui est ainsi interrogé à travers le siècle.

### **Écriture de l'histoire, croisements des mémoires**

Ce récit, sur plus d'un siècle depuis 1896, ouvre une nouvelle page d'histoire de la présence des Suds dans le Grand-Ouest. Avec cet album en images, se conclut aussi un vaste travail sur l'histoire de l'immigration en France en provenance des quatre coins du monde. Un nouveau cadre pour l'histoire locale et nationale est ainsi disponible permettant de décaler notre regard ethnocentré, d'intégrer enfin le pluriel et la diversité au sein des processus historiques français. Avec ce travail, nous pourrions mieux comprendre l'expérience des héritiers de l'immigration, qui apparaît trop souvent sous l'angle exclusif d'une dérive liée à l'exclusion sociale et à la disparition des solidarités ouvrières. Il s'agit d'élargir le champ historique de l'immigration pour l'envisager dans une perspective globale. Dans l'ouvrage *Frontière d'empire, du Nord à l'Est*, nous écrivions que l'enjeu d'un tel travail n'est pas « *de chanter les louanges de mémoires oubliées, mais d'échapper à une simple logique de la domination pour comprendre comment s'opèrent des articulations nouvelles, des relations de sens qui peuvent se faire sur différentes échelles de temps et d'espace. Car l'héritage de l'immigration, c'est d'abord la capacité de se reconnaître ou de se référer pour échapper à la réification sociale.* »

Il s'agit d'une histoire plurielle, encore à ses balbutiements. D'autant plus complexe qu'elle est encore marginalisée par les uns, méprisée par les autres ou appréhendée encore comme une mémoire blessée ou oubliée par ses « héritiers ». En même temps, il faut regarder ces images au-delà des clichés et « *prendre toute la mesure de la mémoire qu'elle porte* », sans se faire piéger par elles pour éviter toute ambiguïté entre histoire et mémoire. Comme le souligne Michel Le Bris — fondateur et animateur du festival *Étonnants voyageurs* de Saint-Malo — dans la préface au présent ouvrage, avec cet ouvrage édité par les Presses universitaires de Rennes, « *se clôt un immense projet éditorial, déjà indispensable, qui traverse le XX<sup>e</sup> siècle : pas moins de huit volumes, riches d'une iconographie exceptionnelle, pour l'essentiel originale. Après trois volumes sur Paris, et les suivants sur Marseille, Lyon, le Sud-Ouest et le Nord-Est, voici donc le Grand-Ouest, ce finis terrae ouvert depuis le XVII<sup>e</sup> siècle sur l'Atlantique et l'outre-mer : huit volumes pour une histoire des immigrations des Suds — à mettre au pluriel, tant elles sont diverses. Et l'on reste stupéfaits devant l'ampleur de ce continent englouti enfin révélé, dont nous ignorons dans le fond à peu près tout — troublés en même temps de mesurer la foule d'images prégnantes restées en lisière de mémoire qui se trouvent ici revivifiées, mises en perspective, articulées à une histoire.* »

Avec ce dernier volume de la série sur l'histoire des migrations et des présences des Suds en métropole, se découvre une nouvelle facette de cette présence d'une richesse incroyable et aux spécificités fortes, car ouverte depuis

des siècles, nous l'avons vu, aux outre-mers<sup>61</sup>. De la traite négrière aux demandes de mémoire actuelles, cette histoire est un des marqueurs identitaires forts de ce Grand-Ouest, pointe extrême de l'Europe continentale ouverte sur la façade atlantique qui, depuis des siècles, place son destin dans ses rêves d'ailleurs. En même temps, une *porte* se ferme aujourd'hui sur cette histoire — dont l'écriture a débuté en 2000 avec le premier volume de la série *Le Paris noir* —, avec cette *fenêtre* qui s'ouvre sur l'Atlantique où apparaît une histoire quasi invisible, car présente par petites touches sur un territoire immense.

Notre ambition sera satisfaite si, demain, aux niveaux local et national, ce passé pourra être enfin *banalisé* et considéré comme partie intégrante de notre *histoire commune*. Ni histoire de l'immigration, ni histoire coloniale, ni histoire des « influences culturelles », ni histoire sociale, mais tout simplement Histoire de ceux qui ont fait le destin de ce pays, dans le cadre de ses relations avec l'Europe. Au moment où l'histoire de l'immigration entre au musée — à Paris dans l'enceinte de l'ancien palais des Colonies de la porte Dorée (au sein de la CNHI, Cité nationale de l'histoire de l'immigration) — et s'institutionnalise, prenant parfois des formes étonnantes sur ce rail *unique* et *parfait* que serait le récit de l'intégration « à la française », il n'est pas inutile que des projets puissent exister de façon autonome en région. Si certains pensent qu'avant de construire « une mémoire collective », il faut poursuivre le « chantier de

---

<sup>61</sup> Une historiographie de qualité a depuis une trentaine d'années mis en exergue cette relation du Grand-Ouest avec les mondes ultramarins au temps de la traite négrière : SAUNIER Éric, « Le Havre, port négrier : de la défense de l'esclavage à l'oubli », *Les Cahiers des Anneaux de la mémoire*, n° 10, 2007 ; ZMUDA Mehdi, *Saint-Malo, port négrier : XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Villiers-sur-Marne, Phénix Éditions, 2004 ; ROMAN Alain, *Saint-Malo au temps des négriers*, Paris, Karthala, 2001 ; AMPION Philippe, *Le commerce maritime de Nantes avec la côte occidentale de l'Afrique (1833-1895)*, thèse de doctorat, université de Nantes, 1989 ; MARTIN Gaston, *Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ère des négriers (1714-1774)*, Paris, Karthala, 1993 ; PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier (dir.), *Lorient, la Bretagne et la traite (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Cahiers de la Compagnie des Indes, n° 9-10, 2006 ; CLARK John Garreston, *La Rochelle and the Atlantic economy during the eighteenth century*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University press, 1981 ; BRUNELLE Gayle Kathleen, *Rouen and the New World. Rouennais investors in commerce with South and North America (1559-1629)*, thèse de doctorat, Atlanta Emory University, 1988 ; DUBOISROUVRAY Xavier et KONRAT Michel (dirs), *La traite des Noirs à Nantes du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nantes, CRDP, 1980 ; KANE Seygou Oumar, *Les relations maritimes et commerciales avec l'océan Indien de 1825 à 1884*, thèse de doctorat, université de Nantes, 1992 ; BODINIER Jean-Louis et BRETEAU Jean, *Nantes, un port pour mémoire*, Rennes, Apogée, 1994 ; LE BOUËDEC Gérard, *Le port et l'arsenal de Lorient. De la Compagnie des Indes à la marine cuirassée. Une reconversion réussie (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Librairie de l'Inde, 1994 ; GUYVARCH Didier, « Nantes, la traite pour mémoire », *Lorient, la Bretagne et la traite (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Cahiers de la Compagnie des Indes, n° 9-10, 2006 ; LE GARREC Élodie, « La place de la Bretagne et des Bretons dans la traite illégale française (1814-1831) », *Lorient, la Bretagne et la traite (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Cahiers de la Compagnie des Indes, n° 9-10, 2006 ; PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier, *Nantes au temps de la traite des Noirs*, Paris, Hachette Littératures, 2007 ; GICQUEL Yvonig, *Lorient de la porte des Indes à la porte océane bretonne*, Lorient, CCI, 1981 ; GRENIÉ Paulette, *La Rochelle et la traite des Noirs*, La Rochelle, CDDP, 1978 ; LOUZIENI-DIABAKANA Jean-Eugène, *Relations commerciales et maritimes entre la Normandie (les ports du Havre et de Rouen) et l'Afrique noire du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, université de Rouen, 1989.

*l'histoire* » (Claude Malon), beaucoup sont aujourd'hui persuadés que ces deux dynamiques doivent avancer de front, en tenant compte en outre des spécificités locales et des demandes sur le territoire.

En effet, si l'histoire de l'immigration s'inscrit dans une temporalité et sur un territoire national, elle possède aussi des rythmes distincts et des ruptures chronologiques en fonction des grands espaces régionaux métropolitains (Sud-Est, Sud-Ouest, Rhône-Alpes, Nord-Est et région parisienne). Ces spécificités étant d'autant plus fortes dans les outre-mers, en Guyane (proche du Brésil), à Mayotte, à La Réunion (avec Madagascar), aux Antilles ou en Nouvelle-Calédonie. Enfin, ce qui fait la spécificité du « creuset français », c'est sans doute son histoire, bien plus que son unicité. Notre histoire coloniale, comme notre posture à l'Europe ou les héritages de la Révolution française, ont autant été des facteurs décisifs de la construction d'une France de la diversité, qu'un *creuset* mythique qui aurait depuis deux siècles construit notre relation au monde. C'est ce que nous montre ce *Grand-Ouest, Mémoire des outre-mers*.